Sommeil, sommeil

Du même auteur

Les Passagers ordinaires du temps, Deleatur, 1996.

Denis Péan

Sommeil, sommeil

Chronique en musique
du nom des hommes,
du nom des femmes,
des terres et des déserts

Éditions Deleatur
2000

« À tous les repas pris en commun, nous invitons la liberté à s'asseoir. La place demeure vide mais le couvert reste mis. »

René Char

J'ai accosté au matin
venu à plat ventre à mains nues,
en alerte,
le cerveau cousu de fils d'indigo,
écaillé d'étoiles magnétiques,
« au mois de safar dans les 7 degrés de l'heure »,
né armé à ma mesure ;
était-ce l'approche d'une crue,
d'une marée d'équinoxe
danseuse de lézamble ou de zaouli ?

Armanguiers, coursive de ronces,
récolte de bardane et moisson de fer ;
fétiches tremblants, c'est l'hiver !

À l'arène des audacieux

« Hey ! blèdman, caballo, a la hora cuando nadie camina... »

À « l'arène des audacieux » j'ai dansé la java
avec un chien malheureux j'ai tourné à tout-va
abusé d'un regard les fesses des filles marginales
et j'ai dansé le maloya avec l'espoir.

À « l'arène des audacieux » j'ai perdu le cours des heures
dans les filtres, les membranes, les fréquences du son ;
j'ai demandé à la nuit son tremblement de cordes,
debout, son couronnement de pluie,
à la place de ma tête une danseuse de Butoh
et des mains un accord diminué de Monk.

À « l'arène des audacieux » j'ai vu dans le fond d'un verre
la sueur des Caraïbes, un verre qui coûta hier
le battement de cœur de la campagne de Fès
pour un trait de citron amer,
le dos harnaché, la peine des femmes ;
un verre qui coûta hier la traversée des mers.
J'ai demandé à la nuit son tangage de houle,
un verre qu'hier Colomb fit payer cher à l'Amérique.

J'avais tous les démons sur mon dos ce soir-là,
à la bouche les mots des naufrages des hommes.
J'ai demandé à la vie son résidu de gloire,
cette chose belle et irréversible.
J'avais tous mes frères de l'ombre avec moi ce soir-là,
serrés pour un couronnement de suie.

À « l'arène des audacieux » j'ai dansé la java
avec un chien malheureux j'ai tourné à tout-va
abusé d'un regard les fesses des filles marginales
et j'ai dansé le maloya avec l'espoir.

La musique

Comète algébrique,
arbre des Tubû,
battement pour la patience,
tige de silence,
racine de l'aplomb des mesures,
une blessure dans l'écorce.
Le cinq se croise avec le deux,
les formules d'astres fermentent
dans les greniers des anciens voyages.
Les onze roues,
les cadences des métriques,
les unités de pourpre sous la main de la basse.

Le piano

Le piano a des touches blanches et quelques-unes de bleu,
le piano couve des désaccords et des accords d'or
avec ses sœurs les harpes harponnant la tristesse.
Il a des tambours aux doigts,
des points d'orgue aux solitudes.

Le piano a des touches muettes, des vestiges d'argent,
des accords d'or avec ses sœurs les harpes,
avec son frère le kannan de Zanzibar,
des accords d'or avec ses sœurs les harpes,
avec son frère le cymbalum des Roms de Kraków.

Le piano a des touches noires et quelques-unes d'absence,
ses histoires depuis les bois.
Pour que je me pende à quatre cent quarante cordes,
le piano a ses mains qui tremblent,
ses crises de nacre, des abcès de nègre.

Il a des tambours aux doigts
des points d'orgue aux servitudes.

Brûlé la mèche

Nous aurons laissé une traînée de poudre,
fait un cercle des villes,
brûlé la mèche avec un mot du Levant,
enfumé le matin pour le compte d'un ogre.
Nous aurons laissé à l'odeur un peu de sueur
et des rumeurs de rêves.

Nous aurons aujourd'hui ramassé un fruit étrange
pour le compte des oiseaux,
des graines de Perse mêlées des cheveux de l'ombre
sur la peau de l'Afrique.

Aux gorges de l'Ardèche, sur les échasses du Mali,
je saluerai le prochain paysan
dans sa langue attardée en chemin.
Je saluerai la prochaine femme
qui passe dans le dialecte des Pangués,
ou d'un silence qui n'arrache pas de voile,
des perles de Perse mêlées aux chevaux
de l'encre j'accrocherai à sa bouche.

Et que le diable m'emporte
d'avoir appris le nom de Dieu,
le nom de Mohamé dans la visière d'un fusil.
Et que le diable m'emporte
d'avoir appris le nom des hommes,
le nom des femmes sous le couperet d'un sabre.

Nous aurons égrainé un rien d'aridité,
lancé à la Pologne une fleur équivoque.
Nous ne sommes pas de Carrare
mais d'ardoises fragiles ;
nous sommes d'origine du limon,
d'un fleuve maternel.

Porte un songe fiévreux aux journées
dont les deux côtés sont l'envers,
vive l'Arctique qui se tient
sur le flanc d'une baleine.

Et que le diable m'emporte
d'avoir appris le nom de Dieu,
le nom de Mohamé dans la visière d'un fusil.
Et que le diable m'emporte
d'avoir appris le nom des hommes,
le nom des femmes sous le couperet d'un sabre.

Nous aurons laissé une traînée de poudre,
fait un cercle des villes,
brûlé la mèche avec un mot du Couchant,
détourné la parole pour l'oreille d'un sourd.
Nous aurons laissé à l'odeur un peu de sueur
et des rumeurs de rêves.

Nous aurons aujourd'hui ramassé un mot étrange
pour le compte des enfants,
des mots de Jah mêlés des senteurs de l'ambre
sur la peau de l'Afrique,
accroché un anneau à l'oreille des Balkans,
pendu une larme aux lustres des Amériques.

Et que le diable m'emporte
d'avoir appris le nom des terres et des déserts,
d'avoir appris le nom des hommes,
le nom des femmes sous le couperet d'un sabre.

Aux lustres des Amériques

Les mendiants ballottent leur survie
dans les failles des buildings,
dans les tranchées des canyons de verre,
opaques et gigantesques.

Dans le fatras de l'histoire :
bastringue, pierre à feu,
photographies de Ulmann Doris,
de Hine Lewis,
enseignes des boutiques ;
et les derniers mots
de William Burroughs !

Des vinyles de jazz crépitent dans le juke-box.
Laiton poli, cuivres ciselés,
lions sculptés dans le grès.
Races !
As, Nell, Angela, Denice...

Des Indiennes Algonquins, des Iroquoises
chantent l'eau rare, le modeste repos
sous un arbre et rient aux éclats
des mannequins d'ancêtres étalés
dans les vitrines des brocantes parmi
les fusils, les banjos, verres de collection,
croix gammées, les journaux du temps
de Churchill, épingles à cheveux d'époque
et un pick-up kitsch.

Dowjones, benefits, adventures in capitalism !

Et, accrochés aux lustres des Amériques,
le nom des chauffeurs de taxis de Chicago :

Melvin Joiner, Kebreab Woldemariam,

frères égaux de ceux de New York City :

José Barahona, Leu Temkin, Hans Fleurima, Hussain Asif,
Jason Cheng, Faiz Abbab, Michel Achkar, Ahmed Rashed,
Yves Pharuns, Yefim Shuartsman, Rafael Rodrigue,
Donald Lathrom, Jones Charles, Ernest Darko, Huef Hussein,
Safi Mir, Paul Demichiell, Lucas Cuevas, Al Schneider,
James Taylor, Wahid Afzal, Saegeata Mirca, Wladimir Jablon,
Rigaud Mompoint, Iqbal Javeed, Edison Whittaker,
Timothy Bigginbotham, Golam Lasker, Ahmed Lawan,
Arshad Toor, Oscar Serrano, Mark Le Cornec, Ora Mélié,
Ahmad Zaheer, Shakeeb Sharifi, Frederick Tindale,
Grigory Ratin, Jaglul Hassan, Adam Fu, Joseph Shenel,
Abdul Choudhury, Manuel Martinez, Parmar Bhupinder,
Edward Silverman, George Tomozeï, Eddy Louis Jacques,
Yeugeny Bogin, Marcelin Papillon, Alan Barrack,
Yazdani Abolfazi, Wolfe Norman...

Les enfants du Pouliguen

Les enfants du Pouliguen jusqu'à Batz
dessinent les dunes sans oiseaux
les marées sans joie,
des nappes noires.
Ils dessinent en couleurs la tristesse qui passe.

Mon ami colère

Mon ami colère berce les couchers des soleils
d'une chanson amère
et sa sœur la justice brûle ses paroles
jusqu'au soupçon de ses silences.
Mon ami colère se grise d'impatience
de parades tristes, de petites nations de famines,
de révoltes grises et d'alcool.
Mon ami colère

« C’étaient de grands battages
à s’aiguiser les mains pour toutes les luttes,
de grands battages des nerfs,
des fanfares de couleurs ! »

La nuit

J'ai pendu ma langue aux reflets de la soif,
affrété des cahiers écornés
et l'aile battue je vole et marchande mon miel
contre un songe.
La nuit pleine d'épices lame les yeux de paillettes pointues
Et s'enfuit le matin pour un autre.
Ya lîl !

Taratîn, taratîn, taratîn...

Au cabaret sauvage

Au cabaret j'étais sauvage,
moi voir des sons.
Moi mon corps-braille avec sous les doigts
les épines des mots incolores :
qu'est-ce que le bleu, l'orange,
le pourpre ou l'indigo ?

Au cabaret j'étais sauvage,
à fleur de tympan.
J'étais le métal de la cloche,
j'étais l'équilibre sur 7 cordes,
j'étais le vernis et le crin
au flanc de l'archet.
J'étais la beauté et la couleur.

Lisbonne

C'est une nuit pour partager la tristesse avec Jorge,
les grues des docks étrillent le soir qui tombe,
la levée de Lisbonne pointe comme un doigt
vers la latine Amérique.
C'est une mesure de soie tombant sur les hanches
des bâtisses blanches.
« Ainda bem ! »
C'est une nuit pour partager la tristesse avec Jorge,
une nuit réduite à sa mer saillante,
au baume de ses ressacs.

La mer du Nord

Lancés au hasard sur le Deutsche Grammophon
dans le sillon, la cire trempée du port de Terschelling :
des valses poignantes, des flonflons d'orchestres,
des empreintes sonores de mascarades d'époque !

Retenues sanglées aux polders, des familles humaines
tissant la distance sur la terre effilochée,
crochetant les mailles de la mer du Nord
lancent leurs cheveux blonds aux surplis des marées,
à ceux revenus morts de conquêtes.

Un bateau : le *Roger-Janine*,
l'*Hermina Jacoba* ou l'*Arche de Michiel*,
un étal de harder-fishes,
un balafon à cinq calebasses striées
tout en lames d'épicéa don de l'héritage océan ;
les frères-musique tambourinaires
échappés des copeaux de cire,
élèves du soleil des quais,
des pontons d'amarrage, des villes décervelées.

Lancé au hasard d'un bateau à la mer
avec escorte de frégates au pays-phoque,
parade de la nuée des hommes ayant fait corps
avec l'histoire de la mer du Nord,
avec l'heure d'aller ou de venir.

Lancés au hasard sur le Deutsche Grammophon
dans le sillon, la cire trempée du port de Terschelling :
des rythmes poignants, des flonflons d'orchestres,
des mémoires sonores de dissonances d'époque !

Le serment de Boudarbala

Nommez-moi administrateur de l'ocre,
partageur des mots,
suspendeur des vents,
couveur de jaoui,
répartisseur de la mémoire
sur la toison de l'enfance ;
mon drapeau sera changeant des saisons,
j'allumerai seul une révolte au cœur du désert
avec les pigments d'une caillasse.
J'écoule des éboulis de race,
je fête la misère à dos de lézard.

Guindo le Dogon

C'est un petit homme de l'époque
où l'on mangeait dans les cauris,
de l'époque de la philosophie,
l'homme-goutte haut comme trois dattes,
gardien silencieux de l'équilibre.
Petit homme-la lenteur patiné de terre rouge :
une main un vol d'oiseaux balayant le coucher.
Petit homme-l'eau humant la falaise,
petite personne-ébène gardienne du trésor de solitude,
gardien-ange armé de la badine à six fougères,
disperseur de nuées d'enfants rieurs.
C'est un petit homme de l'époque d'un grand silence,
de l'époque sans bruit,
chasseur de rêves balayant l'incertitude
à la porte des tourments.

5 cauris ocre

As-tu vu la chance sur 27 continents
enjamber la peur, attendre la marée
au milieu du désert.
As-tu vu la chance harponner mère-misère
charriant ses loques et tendre au génie
de l'enfance 5 cauris ocre.

As-tu vu la chance arborer ses diadèmes,
sertir le tranchant de bouges, enfiler
des perles noires sur les cordes des guitares.
As-tu vu la chance sur 27 continents
retourner la parole 7 fois dans sa bouche.

As-tu vu la danse frôler 1 hémisphère,
tanguer, rouler, rétracter ses épines,
arpenter mille facteur-chevaux-vapeur,
ses tarafs toutes brides lâchées.

As-tu vu la chance sur la portée des astres,
rêveuse de tonnerre, lézarder un démon
harnaché à son nez.
Entends-tu le chant s'approcher du Duende
sur la colonne de l'air et tendre aux rides
des vieillards 5 cauris ocre.

As-tu vu la chance sur la portée des astres,
as-tu entendu le bois taper 7 fois sur le gon.